



L'équilibre entre l'individuel et le collectif



Césure est la première pièce institutionnelle de la compagnie de danse Nous et Moi de Charlotte Cotting, Estelle Kaeser, Anaïs Kauer et Adrien Rako. Philip Kessler

Lumières crues, presque aveuglantes, la pulsation imprime un ostinato entêtant, les mêmes gestes se répètent, passent d'une danseuse, d'un danseur à l'autre, tension du bras, main couvrant le visage, *clap* de ciseau, relâchement, quelques pas en avant, en arrière, les mêmes gestes répétés circulent, on retient son souffle. Autre tableau fort: en ouverture, les dos se révèlent à peine dans le noir, sous un faible rai de lumière, on ne sait pas qui sont

les filles, qui est le garçon, peu importe, cette entrée ouvre à tous les imaginaires possibles.

C'était mercredi soir, sur le plus grand des deux plateaux de Nuithonie, la première de *Césure*. Les quatre interprètes de la compagnie de danse Nous et Moi, Charlotte Cotting, Estelle Kaeser, Anaïs Kauer et Adrien Rako jouent à cache-cache avec les projecteurs. L'impression sur la rétine est très graphique, noirs gris ou profonds, blancs crus ou chair, les corps se font

comme envelopper, contenir, rattraper voire diriger par les halos tantôt rétrécis, tantôt larges.

Leur recherche chorégraphique est très intriquée dans l'éclairage créé par Antoine Mozer, qui fait beaucoup plus que sculpter des ambiances. C'est une des belles réussites de cette première pièce institutionnelle d'une toute jeune compagnie de danse, qui se profile à la fois dans un style urbain et contemporain. Ou plutôt qui en



prend les éléments qui dessinent un langage personnel abouti. Il y a bien sûr des références, une qualité de mouvement caractéristique, mais sans rien de systématique. Les interprètes remettent en jeu, requestionnent sans cesse leur pratique. Leur esthétique emprunte autant à la sophistication des danses urbaines et à une fluidité plus or-

Jusqu'à l'éclatement rock d'une guitare électrique

ganique de techniques contemporaines. Nous et Moi réussit ainsi à ne pas s'inscrire dans une mode, à dépasser les modes, saluait après la première une chorégraphe expérimentée. On pourrait compléter: la présence dans chaque geste, l'intériorisation de chaque geste refuse la démonstration spectaculaire.

Sol rouge sang

Dans le rythme de la pièce, entre les passages contemplatifs, de calme, et de foisonnement, d'excitation, les moments de rupture (qui renvoient au titre) font parfois perdre le fil dramaturgique qui pourrait mieux être tendu du début à la fin. Tous les tableaux n'ont pas la même force, dans ce double mouvement, que l'on repère,

d'unisson, d'ensemble ou de groupement, puis de séparation, de distinction de chacune et chacun. Comme si l'équilibre entre le collectif et l'individuel était fragile.

Mais ce qui peut paraître perturbant, c'est la façon parfois très littérale dont est comptée et traduite la musique, ce qui est rarement aussi marqué dans les pièces de danse contemporaine. Un choix qui tient peut-être à l'aspect hybride de la bande-son, créée par l'un des interprètes, Adrien Rako? Elle mêle bruitages, sons électroniques et instruments acoustiques (surtout la guitare sèche, mais aussi entre autres le piano). Et frappe largement par ses qualités mélodiques, plus que par sa pulsation.

Sur le plateau sombre, recroquevillés, les corps ébahis semblent devoir d'abord s'en remettre, se relever. Ils se cherchent, se jaugent, s'apprivoisent, s'ajustent, jouent à cache-cache avec les lumières, puis s'épanouissent en portés et solos, s'épuisent jusqu'à l'éclatement rock d'une guitare électrique sur sol rouge sang. L'esprit *battle* prend le pas jusqu'à un final qui pourrait bien être un retour, transformé, debout, un cycle à recommencer... »

ELISABETH HAAS

► *Césure*, encore à l'affiche à Nuithonie ce soir et samedi à 20h, dimanche à 17h.